

Istanbul engloutie

Emprisonnée en Turquie, puis libérée, **ASLI ERDOGAN** disait ne plus pouvoir écrire. Mais elle revient avec *Requiem pour une ville perdue* et transfigure le désespoir et la solitude en raison d'être, d'écrire.

"CECI AUSSI EST MON HISTOIRE, ÉCRIT ASLI ERDOGAN. *Ma naissance, ma mort, et tout ce qui s'étend entre les deux. Une histoire, encore une parmi tant d'autres, venue se briser contre le silence..." Requiem pour une ville perdue* est sans doute le plus beau texte à ce jour de la romancière et journaliste turque exilée en Allemagne. Mêlant l'autofiction au philosophique, la poésie à l'introspection, elle y poursuit son exploration des abîmes du moi. Avec lucidité, intransigence à son propre égard ; sans hésiter à toucher du doigt quand il le faut cette folie qui sommeille en chacun de nous : *"Je me fige tel un os saillant sous les peaux déchirées. Une goutte lourde et noire, épaisse comme la nuit : impuissante à être larme. La pluie gorge mes yeux et continue sa route."*

Les liens entre dépression et création sont profonds, complexes. A l'origine de chefs-d'œuvre du romantisme noir (Emily Dickinson, Théophile Gautier...). Asli Erdogan magnifie également son désespoir à sa façon. Avec la colère, le souffle, l'intensité qui la caractérisent, elle transfigure sa solitude en s'adressant aux disparus, aux morts, aux oubliés. *"Nous, citadines assassinées, écrit-elle, mises en pièces à force de crimes qui ne pèsent rien, nous nous trouvons réunies dans la cave du splendide palais qu'on a construit pour nous. Entassées, côte à côte, épaulé contre épaulé, face à face... Tels des anges s'évertuant à battre des ailes qu'ils n'ont pas la place*

d'ouvrir. Nous sommes si proches les unes des autres que les larmes de l'une coulent sur les joues de l'autre, y laissant une trace couleur de vie... Mêlée au rimmel, à la poudre, à la boue."

Une lecture trop biographique pourrait réduire cette poésie en prose à l'histoire tristement célèbre de l'écrivaine, son arrestation le 17 août 2016 pendant les purges commandées par le président Erdogan, son emprisonnement pendant plusieurs mois pour avoir écrit sur les méfaits de l'armée et du gouvernement turcs vis-à-vis de la minorité kurde, elle qui avait aussi toujours lutté pour la reconnaissance du génocide arménien. Elle s'adresserait ici essentiellement à ses compagnons de route journalistes, intellectuel-les, femmes persécuté-es, comme elle, pour leurs mots, leurs opinions ; elle panserait ses plaies, après les traumatismes vécus. Ce serait oublier qu'Asli Erdogan écrit avec la même urgence, la même nécessité, la même incandescence depuis son tout premier roman, *L'Homme coquillage*. Et que les victimes, de toutes sortes, sont à l'origine même de sa vocation d'écrivaine.

"Tu longes des vitrines (...), les hommes parlent en vainqueurs, comme s'ils avaient gagné les plus complexes guerres du monde, la main jour et nuit sur la gâchette tels des chasseurs aveugles, les femmes s'accrochent à leurs sacs, à leurs pièces de monnaie, à leurs hommes, à tout

Cyrille Cheoups/Actes Sud

ce qui les protège de la noirceur lugubre des rues. Des rires éclatent dans ton dos, fusent jusqu'à toi en zigzaguant sous les néons. Alors, désespérée qu'ils ne te jugent pas digne d'eux, tu pars en t'effaçant, invisible, jusqu'à n'être plus qu'un regard." Entre les lignes, sans en faire un acte militant, elle rappelle ce que c'est qu'être une femme, en Turquie et pas seulement : un être éduqué à disparaître.

Elle remonte par ailleurs beaucoup plus loin dans le temps, erre sans fin dans Istanbul, entend une voix qui l'appelle, puis une autre. *"A chacun de tes pas, les anciens mythes ressurgissent, ravivés par les rêves brisés, au fil de sentiers oubliés... Osiris, Narcisse, Dionysos, ces divinités doubles, toujours en train de mourir et de ressusciter."*

Une nuit, elle croise même son alter ego, Özgür (qui signifie "liberté" en turc), la narratrice de ses livres précédents qui, tout comme Orphée, se retourne à l'instant où elle achève son récit d'elle-même, prend ainsi conscience d'être mortelle. Elle redécouvre la tour de Galata, l'un des symboles éternels

"L'esprit des âges révolus se répand comme un brouillard par chaque brèche, créneau ou embrasure"

de la ville, *"ce regard blessé, qui désormais n'envisage plus l'avenir, seulement le passé... Tourné vers un passé qui a sombré au fond de gouffres trop profonds pour le filet des mots, dans la mémoire peuplée de ruines de la mer"*. Elle contemple, depuis sa lucarne, les toits de la ville, minarets, cloches et surtout ces HLM, héritage indigne d'un capitalisme aveugle qui défigure depuis quelques années la capitale. Sa ville n'est plus que ruines, fantômes, portes couvertes de rouille, fontaines asséchées. Cela va plus loin que l'*hüzün*, ce sentiment singulier, mélange de tristesse, de spleen et de nostalgie qui caractériserait l'âme d'Istanbul selon Orhan Pamuk. *"L'esprit des âges révolus, qu'évoque Asli Erdogan, se répand comme*

un brouillard par chaque brèche, créneau ou embrasure." Lugubre, sombre, baroque.

C'est donc un requiem, comme l'indique son titre, qu'elle adresse à cette Istanbul d'autrefois, synonyme également d'une certaine joie de vivre, effacée par la sinistrose économique, la répression politique. La narratrice trouvera pourtant une forme de rédemption en croisant un mendiant et un joueur de flûte aveugle, au détour d'une rue. Une note d'espoir, parce que poésie rime aussi avec création. *"Peut-être que dans le monde qui naîtra de ces larmes boueuses, de cette peur et de ces rêves, le chant au silence pourra s'unir. Un autre monde existe, je n'en doute pas, un monde pur, bien réel, où tout commence et tout s'achève."* **Yann Perreau**



Requiem pour une ville perdue (Actes Sud), traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, 150 p., 17 €